

La seule chose qui soit vraie dans les histoires, c'est pourquoi on les raconte...

Au XIV^e Siècle, alors que l'épidémie de peste fait rage, Boccace écrit le Decameron. Ce recueil de cent nouvelles dit avec adresse des vérités universelles.

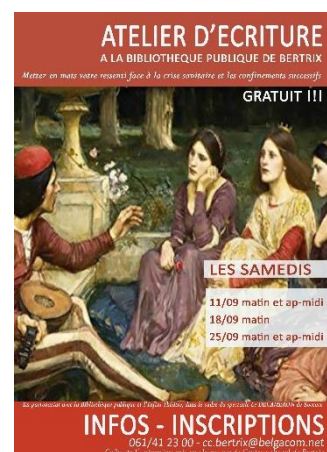
L'humain y occupe le centre du tableau, la femme y tient une place d'honneur, les questions philosophiques y sont soulevées sur un ton tantôt amusé, grivois, satyrique ou tragique.

Au final, dans un contexte difficile, Boccace propose d'avouer qui nous sommes en racontant des histoires.

En marge du spectacle Decameron, un atelier d'écriture a eu lieu durant trois samedis. Ces ateliers, offerts par le Centre culturel, ont eu lieu à la Bibliothèque et ont été animés par la Compagnie « Infini- Théâtre ».

Les textes que vous allez découvrir ont donc été écrits en septembre 2021, par les participants. A leur manière, leurs textes font écho à l'œuvre de Boccace.

Bonne lecture.



Carmelo Greco

Pourquoi je voulais raconter cette histoire

Samedi dernier, le matin, juste au réveil, j'ai pensé à l'actualité : les coursiers à vélos, le monde du 'click' et des algorithmes en plein essor, la pandémie, etc.

Un mot m'a traversé l'esprit : 'Deliverõõ'. Ce mot m'a percuté. Je voulais construire l'histoire à partir de la phrase 'De ceux et celles qui s'adaptent aux aléas de la vie'.

En partageant ce mot et cette phrase avec vous mes amis, j'ai récupéré vos suggestions, les ai triées, assemblées, construites. J'avais mon personnage et l'intrigue. Il n'y avait plus qu'à...

Deliverõõ. L'histoire...

C'est dimanche, mon réveil sonne : neuf heures, c'est l'heure à laquelle je me lève tous les jours, sept jours sur sept.

Je prends une douche à peine tiède, limite froide.

Je me fais un café. Pas de tartine, car, rouler le ventre plein ne me rend pas très performant.

Je lis la météo du jour : on prévoit de belles éclaircies aujourd'hui et une température moyenne de neuf degrés sur Liège.

Je m'habille et chausse mes baskets.

De mon cellier, je sors un chablis 1er cru que je dépose dans mon sac isotherme : Je l'offrirai ce midi à un client potentiel.

Je prends ma veste, mon sac, mon mobile, descends au sous-sol et enfourche mon vélo.

Direction Place Saint Lambert, point stratégique de tous les coursiers.

Grasse matinée oblige, je livre le petit déjeuner à quelques clients : 5,13 Euros la course et pouce levé sur mon profil en guise de bonus.

Douze heures trente-sept. Je reçois une demande de livraison : Boulevard Kleyer, 35 – appartement 2b, le quartier le plus chic de Liège.

J'accepte la course et me rends au restaurant 'La Régalade' où je reçois, après 23 minutes d'attente, un colis de deux 'menus gourmands' à livrer chez Monsieur et Madame Belfort.

Le parcours estimé est de dix-neuf minutes.

Je fonce vers la destination, brûle deux feux, coupe une priorité de droite, passe au travers du jardin Botanique et arrive en moins de quinze minutes chez mon client.

Je sonne. La porte s'ouvre :

- Madame Belfort ? Bonjour, Je suis Fred votre coursier. Voici votre colis. Deux menus gourmands, c'est bien ça ?

- Oui me répond-elle.

J'entre dans le hall, dépose le colis, puis j'ajoute :

- Madame Belfort, en tant que client fidèle de 'La Régalade', la maison vous offre cette merveille : un Chablis 1er Cru.

Madame Belfort me remercie, me donne un pourboire et accepte la livraison, pouce levé.

Retour place Saint Lambert par le même chemin ; je fais quelques autres livraisons jusqu'à dix-huit heures.

Ma journée est bien remplie, je rentre chez moi, me douche, passe un jeans et mets un sweet.

Dix-neuf heures trente. De mon cellier, je retire un chardonnay ; je sors du réfrigérateur un minuscule flacon que je place délicatement dans mon sac à dos.

Je prends ma veste, mon sac, mon casque, descend au sous-sol et enfourche mon scooter cette fois-ci.

Retour au 35 Boulevard Kleyer.

Mains gantées et masque sur le visage, je monte par l'escalier de secours et entre dans l'appartement 2 b par la porte de service.

Le couple Belfort est affalé sur le canapé ; ils dorment profondément. Ils se sont endormis dès leur premier verre de vin : La bouteille de Chablis contenait 5 mg de likozam, un somnifère très puissant.

Je fouille méthodiquement toutes les pièces et m'empare des bijoux, de l'argent et de quelques pièces de valeur que je dépose dans mon sac.

Je sors le minuscule flacon de mon sac et l'ouvre délicatement. À l'aide d'un écouvillon, j'extrait un échantillon de la culture virale et en badigeonne les narines de mes clients.

Je reprends mon matériel, échange les bouteilles de vin pour effacer tout indice, sors de l'appartement, reprends mon scooter et rentre chez moi.

La soirée s'achève. Couché sur mon lit, avant de m'endormir, je revois le déroulement de cette journée ordinaire.

Monsieur et madame Belfort seront hospitalisés demain : ils mourront étouffés quelques jours plus tard.

Et moi, Eh bien moi, je commence à respirer... Mes dettes seront bientôt épongées.

Chantal Jacquemart

Nous sommes le 18 mars 2120. Des milliers de citoyens se sont rassemblés au bord de l'esplanade centrale de la capitale du monde éphémère, Perché No.

Pour moi, c'est bientôt l'heure du grand départ ... Je n'en reviens pas mais ça y est ; j'y suis arrivé : je pars sur la lune !

« Je l'avais dit et je tiens parole : ceux et celles qui se jouent des tours seront exfiltrés sur la lune. Dois-je rappeler que le décret international obtenu de haute lutte m'a autorisé à transformer notre satellite naturel en un satellite purgatif ? », vocifère le huitième Roi-Président du Monde d'Après, Ovid-C. « J'invite chaque citoyen et citoyenne à suivre le trajet vaccinal, Allegoria. Des coachs agiles sont à disposition de tous les peuples. Ils vous guideront pour faire le bon choix, celui de l'avenir ».

Et moi ? Moi, je pars ! Je me suis exfiltré tout seul. Il faut dire que je connais bien les lacunes du fameux Allegoria et de ses coachs administratifs.

Je ne voulais pas raconter cela ... mais ... quand Ovid-C décide de prêcher pour son immense paroisse, Panurge n'est jamais très loin. C'est qu'il compte bien se faire ré-élire, notre chef de Gouvernement mondial ! Alors, il joue ... la peur contre le savoir, l'émotion contre l'information, le fait divers contre la solidarité.

« Aujourd'hui est un grand jour : nous fêtons le centenaire du Monde d'Après. Mes prédécesseurs l'avaient bien compris : nous devons sauvegarder notre Mère nourricière ET notre Père normateur. Aujourd'hui comme demain, si vous me faites à nouveau confiance, je m'engage à faire de notre monde, un monde toujours plus résilient, inclusif et... si blanc ! Nous poursuivrons ce chemin grâce à notre volonté inébranlable d'innovation technologique. »

« Ce sera sans moi, Chef ! Je ne veux pas devenir plus blanc que blanc ! »

Je monte dans la navette lunaire avec mes futurs nouveaux voisins-voisines. Nous envoyons des aurevoirs à tout-va. Dans 8 heures, je siroterai un long Campari orange dans un bar de Mia Scelta, ce fameux purgatoire contrôlé par les drones sécuritaires des administrations en charge d'Allegria !

Jacqueline Martin

Je ne voulais pas raconter cette histoire, à quoi bon ? Elle appartient au passé, un passé tragique que j'aurais voulu ne jamais connaître.

Cependant, l'extirper de ma mémoire, l'enrober de souvenirs plus doux et tendres a été comme un exorcisme. Oui, c'est ça : j'ai exorcisé la perte matérielle des photos brûlées, j'ai déchiré le voile de brouillard que je m'étais imposé.

Derrière le sanglot, j'ai trouvé un sourire, celui que je m'adresse, que j'adresse à ma grand-mère, ma mère, ces femmes d'où je viens.

La photo n'existe plus. Détruite une nuit où la tempête faisait rage au cœur de cet homme où la haine avait pris la place de l'amour. Une haine qui avait mis le feu aux traces de mon passé. Archives familiales, lettres, photos anciennes, tous ces coins de ma mémoire que je me promettais d'exhumer le temps venu.

La blessure et la brûlure étaient vives. De toutes celle qui ont disparu, une photo en particulier me revient régulièrement en mémoire. Parmi les plus anciennes. Couleur sépia, bords dentelés. Celle d'un groupe d'hommes et de femmes posant devant une maison de village. Les femmes en tabliers, les hommes en pantalons de travail, tenus par des bretelles. Ils ont dû être surpris par le photographe et, malgré la pose, ont l'air un peu déconcertés.

Seul un visage m'est familier. Ses traits me rappellent ceux de ma mère, mais d'après l'âge de la photo, il doit s'agir de ma grand-mère. Elle est encore jeune, une jeune fille ou une jeune femme, les cheveux flottant sur les épaules. La femme que j'ai connue était vieille déjà, les cheveux blancs relevés à l'arrière de la tête en chignon comme un épais macaron.

Dans mon souvenir, cette femme était toujours habillée de couleurs sombres, bleu ou gris foncés, en robe ou en tablier, je ne sais... Elle devait porter cette couleur depuis la mort de son mari, ouvrier aux « Chemins de fer » et dont le corps lui avait été ramené une fin d'après-midi, après un accident mortel sur une voie. Je la revois, assise dans son fauteuil, à côté de la fenêtre, son chat sur les genoux, des aiguilles à tricoter sous les bras. À l'évoquer, l'image se fait plus précise. Son chat l'encombre pour tricoter, mais elle l'aime trop pour le chasser. Elle maugrée néanmoins en perdant des mailles.

Cette photo de groupe et ce qu'elle traduit d'un temps paisible ou que j'imagine tel se heurte à la violence à laquelle j'ai été confrontée en constatant sa disparition ainsi que les nombreuses autres.

Lorsque j'ai découvert, stupéfaite, que tous les pans de ma vie ancienne avaient été détruits. Lorsque j'ai compris, en arrivant dans la maison vide, que la fumée qui s'échappait de la cheminée, était celle du feu qui avait été mis à mon passé.

Les cendres étaient encore tièdes. Je me suis précipitée sur les morceaux de papier en décomposition. Incrédule et atterrée devant le saccage. Dépouillée de mon passé, je me suis retrouvée nue, tragiquement nue. Nue en un moment de bascule dans ma vie insouciante où l'inattendu avait pris la forme de la mort, mort d'un amour que je croyais tranquille, auquel j'avais accordé ma confiance.

En fait, je ne voulais pas raconter cette histoire. Mais comme le chante le poète « même si ce n'est pas vrai, il faut croire en l'histoire ancienne... » (Léo Ferré).

Myriam Anseau

J'ai rencontré Sybille à l'hôpital. Squelettique, silencieuse. Souriante.

Personne n'a su me dire avec précision la véritable raison de sa présence dans ce petit hôpital de province qui voit surtout défiler les camés en tout genre, les accros de la bouteille ou du grand saut.

J'ai vu Sybille parler avec chacun, avec tact et chaleur. Jamais elle ne parle d'elle-même.

Cette jeune femme me hante mieux que les fantômes de mon enfance. Je voudrais tant l'apprivoiser, la raconter. Les pinceaux me démangent, la terre glaise se dérobe, la photographie ne la capte pas.

Inutile de forcer quelqu'un à adopter une attitude qu'il ne souhaite pas.

Je voulais raconter cette histoire.

Celle de Sybille et de sa bulle.

Celle de sa soif de solitude.

Celle de ces mots qui ne sortent pas de sa bouche minuscule.

Il y a tout autour d'elle un tas de personnages étranges, étriqués, mal fagotés dans des croyances barbares.

- Il faut que tu nous parle, Sybille...

Ce qu'ils ne disent pas, eux, c'est leur besoin de chiffres, de dossiers, leur soif du raisonnable.

Sybille ne parlera pas. Pas aujourd'hui. Pas devant eux. Pas cette fois.

Dans la bulle de Sybille, le cri de Camille, sa sœur jumelle, avalée par la falaise. Dans la bulle de Sybille des flashes incandescents. Pourtant il neigeait ce matin-là.

- Pourquoi es-tu revenue au pays, Camille?

- La roue tourne, Sybille, on ne peut pas éternellement être en marge du monde. Je suis venue te chercher.

- Jamais je ne quitterai le mas. Tu as trahi notre pacte...

- Je n'ai rien trahi du tout. J'ai ouvert d'autres portes et je t'invite à me suivre. Il y a, là-bas, de la place pour les chèvres et les chevaux, le piano, le coffre en bois...

Sybille recule. Camille, trop maquillée, marche vers elle la main tendue.

Sybille fait volte-face et court en titubant. Elle ne reconnaît plus Camille.

Camille ne reconnaît pas le sentier dans lequel elle s'engage, perd Sybille de vue, se met elle aussi à courir et trébuche, agrippe dans sa chute une branche et l'arrache, dévoilant sur l'écorce de l'arbre leurs deux prénoms gravés, enlacés dans une goutte d'eau. Alors elle se souvient. Trop tard. Le pic est atteint. Elle bascule en hurlant le prénom de Sybille.

Jean-Pierre Echterbille

Je n'ai jamais pu m'empêcher de « plonger » dans le passé et ici en l'occurrence au XVIIIème siècle dans un « pays » autour de Montcornet. Le langage, les mœurs et les personnages m'ouvrent un champ d'action extraordinaire.

Donc nous voici en 1751, le 15 septembre exactement dans le décor ardennais qui moi, et vous sans doute, nous mettra en liesse.

- Venez, il est ici !

Ils étaient cinq armés de bâtons. Des jeunes hommes que je connaissais un peu, ce devait être les fils de la ferme de Montalban. Ils étaient au-dessus de ma carcasse comme on se penche sur un berceau.

- Alors quoi, tu as passé la nuit dans cet antre ?

- Laissez-moi, je n'ai rien fait, elle est tombée dans le fort courant de la rivière, et je ne sais point nager.

- Qu'est-ce que tu grommelles compère ?

- Elle a appelé, j'étais sur la berge, comme une statue, je ne pouvais pas faire le moindre geste. Ses yeux agrandis par l'effroi, elle a tendu la main vers moi, bouche grande ouverte. Elle a disparu, réapparu puis elle a coulé et... plus rien.

- De qui parles-tu gros benêt ?

- Ben de la Perrine qui n'est plus à cause de ma couardise ; Maintenant laissez-moi seul !

Soudain derrière le rideau que formait les cinq frères, une voix cristalline et douce se fait entendre. Ils s'écartent comme un rideau qui s'ouvre.

- Mais je suis là mon doux François. Je me suis accrochée aux branches du saule et j'ai retrouvé la terre de rive et voilà tout.

Elle était là devant moi, ses yeux bleus du ciel, longues tresses blondes du blé et son visage de madone. Elle a pris mes mains dans les siennes. Les larmes ont envahi mes yeux, je pleurais de joie, de soulagement ou de honte sur ma lâcheté, ou tout à la fois. Les cinq balourds ont éclaté d'un rire gras en se tapant sur les cuisses, en se moquant tout en me montrant du doigt.

Daniel Leonard

Deux phrases de Boccace m'ont interpellé : « ceux et celles qui s'adaptent aux aléas de la vie » et « ce que pourquoi je vis et ce qui m'anime c'est l'Amour, figurez-vous.

J'ai envie de raconter cette histoire car, Gabriel, mon personnage, se trouvant sur le chemin de l'introspection, va faire une rencontre aussi inattendue qu'incroyable.

En fait, il se pourrait que Gabriel soit moi et... de fait... c'est moi.

L'extraordinaire rencontre

Gabriel se promène au hasard de l'inspiration du moment. Aucune route, aucun chemin, juste son instinct qui lui dit de prendre telle ou telle direction. En lui rien que le désir de se laisser guider par cette belle nature qui l'entoure. Ces derniers mois de crise sanitaire ont provoqué en lui une énorme introspection.

Cela fait trois jours qu'il est parti au gré de cette méditation pédestre et bucolique, se laissant parfois animé par ses propres réflexions ou se laissant simplement aller à l'admiration de ce qui l'entoure. Il mange ce que la nature lui procure et dort à la belle étoile peu importe le temps. Assis à même le sol, le dos collé à un arbre, il partage ainsi avec lui sa belle énergie.

Ce soir, il a décidé de se reposer un peu et, allongé sur un lit de feuilles mortes, au bord d'un petit cours d'eau inconnu et dans un silence seulement troublé par les bruits de la forêt, il songe à sa vie. Il a presque soixante ans et son interrogation se porte sur ce qu'il a pu faire de toutes ces années. A-t-il été une belle personne ? Certes par toujours, et souvent, sans que ce soit une excuse à ses yeux, les aléas de la vie ont fait en sorte qu'il a dû s'adapter et vivre et parfois survivre. Mais voilà, en ce moment présent, il veut juste se remettre en question. Il ne peut changer le passé, il veut juste faire en sorte que son futur soit meilleur.

Le bruit de l'eau qui coule, le berce et l'attire. Il se lève et se dénude et doucement, avec respect, il plonge son corps en son sein. Elle est fraîche et douce et les caresses de ses vaguelettes lui procurent des frissons de bien-être. Il goûte ainsi longuement ce partage avec l'eau comme si la nature faisait l'amour avec son corps et son âme.

Un peu plus tard, un craquement de bois mort se fait entendre à sa droite. Plus curieux qu'inquiet, il se penche et émerveillé par ce qu'il voit, il se couche doucement sur le sol. Un magnifique jeune chevreuil est très proche de lui et l'observe. Sa robe brune tachetée presque symétriquement de points blancs et blonds est d'une beauté rare.

Tous deux se tiennent face à face et s'observent ainsi pendant de longues minutes sans bouger et puis, tout doucement, le chevreuil s'approche doucement et alors que la nuit tombée colore la forêt d'un noir intense, l'animal se couche près de l'arbre et paraît vouloir s'endormir. Émerveillé par sa présence, Gabriel s'endort également en touchant presque l'animal de sa main.

Au milieu de la nuit, il entend une voix, cherche dans le noir d'où elle pourrait venir, se retourne et voit le chevreuil, tête dressée, qui le regarde intensément et semble s'adresser à lui sans pourtant lui parler.

- Que fais-tu ici, Gabriel ?

Bien qu'éberlué, il ne peut s'empêcher de répondre instinctivement

- Je cherche un nouveau sens à ma vie, à mes actions, à la raison de mon existence.
- Pourquoi fais-tu cela ici ?
- Parce que chez nous, les hommes, cela me paraît impossible.
- Rien n'est impossible à qui veut atteindre ses objectifs tu sais ?
- Je rêve, c'est sûr !
- Crois-tu ? Mais que veux-tu changer en fait ?
- Tout...ou rien... enfin heu....
- J'ai lu tes pensées et j'ai aussi vu tout ce que tu as fait depuis le début de ta vie car je suis avec toi depuis ta naissance.
- Mais au fait, contre quoi es-tu ?
- Ho ! beaucoup de choses comme la violence, le mensonge, l'exploitation, la rancune, la jalousie, la haine de la différence, le massacre de notre nature, et bien d'autres choses...
- Et crois-tu que tu pourrais tout changer ?
- Non, certes mais que faire alors ?
- En continuant le chemin que tu te traces, tu peux être un exemple. Incite d'autres à suivre tes valeurs. Amour et bienveillance peuvent être tes raisons d'exister maintenant et si tu empruntes ce chemin-là, je serai toujours près de toi pour t'accompagner. Maintenant, rends-toi paisiblement.

A l'aube et sous le doux bruit du chant des oiseaux, il se réveille frissonnant légèrement de la fraîcheur matinale. Et puis il se retourne rapidement vers là où se trouvait le chevreuil... Plus rien, disparu et même pas une trace de son passage sur le sol. Encore tout ému par la force de l'échange, il ne peut se résoudre de n'avoir fait qu'un rêve, quoique... Mais on l'attend au village.

Chemin faisant, il songe à ce chevreuil et à ce qu'il lui a transmis. Il cherche du regard s'il ne peut l'apercevoir et au moment où il abandonne sa quête, au moment où l'assurance d'avoir rêvé le gagne, il entend :

- Ne me cherche pas, je serai là lorsque tu en auras besoin. Sois généreux avec ton Amour, Gabriel.

Marie-Dominique Randaxhe

D'abord, je voulais vous dire que je ne me sens pas coupable.

Je l'ai rencontré par hasard à cause du chat. Je l'ai ramassé, j'ai pris l'escalier, j'ai frappé.

On m'a ouvert. Ça sentait le vieux, le renfermé. Et je l'ai vu.

Seuls ses yeux criaient. Étais-je la seule à l'entendre ? Désespoir, appel, SOS, SVP !

J'ai su que cette rencontre ne serait pas la dernière.

Je vais vous raconter avec ses mots.

Demain, c'est le grand jour, le grand saut, le grand plongeon. Vers un ailleurs, vers un meilleur.

Demain, je ne les entendrai plus parler de dictature, de privation de liberté, de scandale de bulle de cinq personnes maximum. Ils me font rire : moi, ça fait huit ans que je suis seul dans ma bulle. Vous en souvenez-vous de cette journée splendide où je ne l'ai pas entendu arriver ? Où il ne m'a pas vu ?

Huit ans qu'il m'a percuté. Huit ans que je suis assis, couché, manipulé par des mains étrangères comme un objet un peu lourd, un peu encombrant qu'on déplace sans trop savoir où le mettre.

Demain, je pars. C'est un choix.

Et pourtant, cette nuit, j'aurai peur sans trop savoir pourquoi.

Karinne Noiret

Je voulais participer à cet atelier d'écriture parce que j'aime bien laisser mon imaginaire s'échapper, de temps en temps... sinon j'ai peur que sa soupape explose.

Je voulais écrire sur ce que nous traversons tous depuis un an et demi parce que je sors toute endolorie de cette période.

J'ai souvent l'impression que je me réveille d'un long sommeil et que la torpeur se dissipe lentement.

Mais, ce moment de réveil m'amène à me poser des questions parce que j'ai envie de comprendre l'incompréhensible.

Je ne sais pas si nous aurons un jour les clés de compréhension de cette pandémie. Mais je voulais de façon décalée, sarcastique (peut-être humoristique, à vous d'en décider), sortir de moi ce trop-plein d'interrogations.

Au final, j'espère que cette histoire sera pour moi une sorte de catharsis car, malgré tout, la vie continue...

Cher vous,

Je ne voulais pas raconter cette histoire mais si je me tais, qui saura ?

Ils sont nombreux ceux qui cherchent à comprendre, ils sont tantôt scientifiques, tantôt complotistes, simples citoyens, grands politiciens.... Chacun y va de son explication et croit détenir la vérité que son voisin aimerait connaître.

Vous qui me lisez, vous pensez aussi probablement savoir. Vous vous êtes documentés comme vous avez pu pour tenter de distinguer le vrai du faux.

Moi qui vous parle, je vous le dis : vous êtes des sots, des ignares, des imbéciles, au mieux des singes savants !

Moi seul détiens la vérité !

Oui !

JE suis le seul à la connaître et je vais m'exprimer afin que chacun sache que ce qu'il croit connaître n'est que fadaïses.

Ma puissance pourra alors être reconnue à sa juste valeur et ce sera très bien ainsi !

Tout rentrera dans l'ordre et chacun fera ce qu'il a de mieux à faire : mourir.

Mais qui suis-je ? Car la voilà la seule et unique question qui mérite que je m'adresse à vous.

Vous brûlez de savoir, bien sûr.

Avant de me présenter, je vais d'abord vous livrer les raisons de mes actes.

Je suis l'auteur des pandémies car j'ai toujours su qu'elles pouvaient me servir.

Dès l'Antiquité, je me suis amusé avec certains virus. Les maladies qui ont décimé des populations entières en l'espace de quelques mois ou quelques jours m'ont servi de brouillon. Vous avez inventé des noms plus ou moins poétiques pour qualifier ces maux : choléra, grippe espagnole, peste, sida... et maintenant covid.

N'avez-vous pas compris que même si la forme change, si les noms diffèrent, mon intention est toujours la même ?

Soyons clair : je souhaite éradiquer votre espèce.

Vous prétendez dominer, exploiter et soumettre le monde.

Mais pour qui vous prenez-vous ?

Quelle erreur j'ai commise en vous créant soi-disant « à mon image » !

J'avais supprimé les dinosaures parce qu'ils étaient devenus si lourds qu'ils mettaient en péril l'orbite de la Terre. Alors, songez que je n'hésiterai pas à faire de même pour vous qui nuisez à l'existence de toutes les autres espèces.

Mon œuvre est ratée par votre faute !

Je vais donc vous gommer de la surface de la terre et je recommencerai quelque chose de beaucoup plus beau. Je choisirai une espèce plus légère, plus paisible, plus docile et donc plus bête.

J'ai pensé à plusieurs possibilités.

Les hérissons, les blaireaux, les mérours, les bigorneaux ou bien encore les puces, les zébus ou les méduses sont sur la liste des candidats.

Mais... le pangolin me semble être une possibilité intéressante. L'idée qu'il vous succède en-haut de la pyramide du règne animal me plait assez. Cela sonnerait comme une revanche pour cet animal crétin.

De toutes façons, vous ne serez plus là pour voir son avènement...

Vous dites Adieu pour vous quitter ? Alors, quittons-nous !

Signé :

Ton Dieu d'Amour et de Miséricorde